

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUMI

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

AFFAIRE VAÏSSE

Nous savons que beaucoup de personnes désireuses de nous prêter le concours actif de leurs sympathies et nous adressant des notes et des documents utiles à notre défense, sont retenues par la crainte de se voir mêlées peu ou prou à notre procès.

Nous pouvons, quant à cela, les rassurer complètement, notre intention est de garder pour nous seuls les noms de nos correspondants, et de ne mettre à profit leurs communications que dans le cas où les circonstances l'exigeraient; du reste notre discrétion passée répond de notre discrétion à venir; — nous avons en carton des renseignements précis et particuliers sur une foule de personnages qui ne s'en doutent pas le moins du monde, et on reconnaîtra que nous n'abusons pas des confidences. — Seulement il est toujours agréable de connaître au fond ce que valent certains déclamateurs de vertus et certains types d'honorabilité.

Que nos correspondants soient donc bien tranquilles, la *Marionnette* est le tombeau des secrets.

En faisant quelques recherches, nous avons découvert que nous n'étions pas les premiers à signaler le peu de misère qu'a laissé M. Vaïsse.

Voici par exemple quelques réflexions publiées par le *Progrès*, le 20 septembre 1864 :

« Je lis dans une correspondance parisienne : « En annonçant que M. Vaïsse laissait une fortune de 2,500,000 francs, j'exprimais l'espoir que le gouvernement ne proposerait pas au Corps législatif de voter une pension à la veuve. On m'apprend que le préfet défunt n'était pas marié, on m'avait dit le contraire. » Mon confrère avait été à la fois bien et mal informé : en d'autres termes, M. Vaïsse était marié sans l'être. Telle est l'in vraisemblable vérité. L'histoire est curieuse et vaut la peine d'être contée. »

« M. Vaïsse, — cela remonte au temps de Louis-Philippe, — demanda en mariage la veuve du général Danrémon, tué au siège de Constantine, et fut agréé. Mais une difficulté se présentait : Mme Danrémon touchait une pension, bénéfice de son veuvage, à laquelle il lui fallait renoncer en se mariant. Que faire pour esquivar la loi ? Une chose bien simple. Les futurs partirent pour l'Allemagne et contractèrent une union purement religieuse, dans un Etat où le mariage civil n'existe pas. Aux yeux de l'Eglise, l'union était valable; devant la loi française, elle n'existait pas. Mme Danrémon continua à toucher sa pension, et M. Vaïsse, comme je le disais plus haut, était marié sans l'être. »

En reproduisant cet article *instructif* resté sans rectification, et qui constate au grand soleil que M. Vaïsse, sans compter les regrets, laissait derrière lui deux millions cinq cent mille francs, nous n'avons certes pas voulu entraîner notre confrère le *Progrès* dans les désagréments auxquels nous sommes en butte, — il y a d'ailleurs à son égard prescription acquise. Mais on nous permettra bien de trouver très singulier que la susceptibilité des héritiers (?) Vaïsse ait acquis avec l'âge de telles proportions :

Il est particulier, en effet, qu'en 1864 le Monsieur ou

les Messieurs, la Dame ou les Dames qui ont recueilli les deux millions cinq cent mille francs annoncés, aient laissé divulguer sans souffler mot le secret des petites combinaisons au moyen desquelles M. Vaïsse cherchait à esquivar la loi (sic), — et qu'en 1868, quatre ans plus tard seulement, lesdits Messieurs ou Dames se fâchent tout rouge pour quelques appréciations voilées qui, certes, n'avaient pas le piquant des révélations qu'on vient de lire.

PARTIE OFFICIELLE

Lettre au général PRIM.

M'sieu,

Pour un rude gone, vous n'êtes un rude gone. Ah! nom d'un chien, vous n'avez une pogne que vous abat d'ovrage chicardement. Vous fichez à bas de monarcles indesoudables, que n'ont pour eusses le droit du vin, comme on y appelle, dans le même temps que je remonde une longueur. Qué dommage que vous soyez pas canezard; vous n'en passeriez de ces coups de navette; c'est pas vous que chômeriez de pièces, les negorciants vous feriont pas attendre et ben sûr qu'y vous abouleriont une grande façon. Mais là ousque vous

FEUILLETON de la MARIONNETTE

ECONOMIE DOMESTIQUE

Jean. — Que penses-tu, Jeannette, de cette pauvre Fanchon, notre voisine, qu'on vient de mettre à la porte de sa ferme?

Jeannette. — Je pense, ami Jean, que c'est là le sort de tous ceux qui ne tiennent pas leurs affaires en ordre et ne savent pas diriger comme il faut leur maison : un beau jour les propriétaires du domaine se fâchent et fourrent le fermier dehors.

Jean. — Tu as bien peu d'indulgence pour une malheureuse qui se voit chassée de la maison où depuis plus de cent ans sa famille était installée...

Jeannette. — De l'indulgence! tu me la baillies belle; je garde ma compassion pour d'autres plus dignes; — si au lieu de courir le guilledou avec tous les garçons du pays, Fanchon s'était occupée de veiller à son grain, de soigner sa basse-cour et de battre son beurre, elle ne serait point là où elle est...

Jean. — Hé bien, tu la traites d'une drôle de façon, moi qui étais quasi disposé à faire quelque chose pour elle...

Jeannette. — Peut-être à lui prêter de l'argent, grand nigaud, — criblé de dettes comme tu es...

Jean. — Allons, ne prends pas feu si vite, ce n'est qu'une idée en l'air.

Jeannette. — C'est bien heureux, ma fine! avec ça que tu es payé pour obliger les autres : regarde ce fermier de l'autre côté de la colline pour qui tu as mis ta bourse à sec, — il t'en a une fameuse reconnaissance; il dit partout pis que pendre de toi et de ton domaine et le jour où tu auras un procès avec quelqu'un, il sera un des premiers à déposer contre toi.

Jean (avec dignité). — Que m'importe, je fais le bien pour le bien et m'inquiète peu de ce que...

Jeannette. — Baissons le ton, mon garçon, ce n'est pas avec moi qu'il faut prendre ces airs là, qui peuvent être bons pour les oies et les poules de la basse-cour; il vaudrait mieux avouer tes brioches que de les dissimuler derrière de grands sentiments dont tu n'as jamais eu que faire; — mais suffit, revenons à Fanchon, — mon avis est que le mieux est de ne pas nous mêler de ses affaires.

Jean. — Pourtant cette pauvre Fanchon est bien malheureuse.

Jeannette. — Allons donc, pas tant que ça; ne sais-tu pas que pendant qu'elle laissait ses volailles manquer de grains et ses bestiaux de fourrage, elle empilait dans un coin le plus clair des revenus de la ferme, cueillant les fruits avant l'époque, coupant les bois à tort et à travers, elle s'est réunie ainsi un petit magot qui lui aidera à vivre tranquillement sans faire pitié à personne.

Jean. — Pourtant, nous ne pouvons pas lui refuser de lui prêter une chambre pour se loger, si elle venait... Tiens, on frappe à la porte, juste, c'est elle... Bonjour, Fanchon.

Fanchon. — Bonjour, monsieur Jean, bonjour, dame Jeannette; — vous voyez une pauvre femme dépouillée de tout, qui vient vous demander l'hospitalité.

Jeannette. — Vraiment oui, Fanchon, dépouillée de tout; alors

vous nous arrivez avec ce que vous avez sur le dos, et une petite chambre vous suffira, n'est-ce pas?

Fanchon. — Certainement, je ne suis pas ambitieuse, cependant j'ai là une douzaine de malles que je voudrais bien aussi mettre à l'abri.

Jeannette. — Comment, une douzaine de malles; — c'est votre infortune que vous traînez avec vous? il y a bien des gens qui s'en contenteraient... Enfin nous mettrons les malles au grenier.

Fanchon. — Et puis j'ai aussi mon pauvre mari...

Jeannette. — Votre mari, oh! rien de plus juste; d'ailleurs, il logera avec vous.

Fanchon. — Et puis j'ai encore...

Jeannette. — Encore qui?

Fanchon. — Mon maître-valet qui s'est attaché à mes malheurs...

Jeannette. — Oh! oh! celui-là est de trop, dame Fanchon, je sais ce que c'est que votre maître-valet, et je n'entends pas que ma maison serve d'asile à ce gas-là; ce n'est pas bien, Fanchon, de continuer votre mauvaise conduite, le malheur devrait vous corriger un peu.

Jean. — Jeannette, Jeannette...

Jeannette. — Il n'y a pas de Jeannette qui tienne, quand j'ai quelque chose sur le cœur, je le dis tout franc, — et le maître-valet ira coucher à l'écurie.

Fanchon. — Vous n'êtes guère indulgente, dame Jeannette. Jeannette. — Que voulez-vous, c'est à prendre ou à laisser; à mon goût, il ne faut jamais protéger la canaille, ça dégouterait les autres d'être braves gens.

ROB-ROY.

avez pas vote pareil c'est pour reganiser de ces pronom-à-manteau guillerets que vous agraffent un pot-en-tas par le corngolon et le depondent de son cabelot. Et ça qu'est le pus canant, c'est que vous avez pas besoin de fourrer la patte dans le patrigot, vos abbattis bugent pas, vote grand sabre sort pas de son étui; c'est rien qu'avè vos ceils, de z'ceils comme ceux de Rocambole, que vous manigancez vos petits tripottements.

Vous ne faites cogner dans les papelards publics que vous n'êtes à Brindas, et pis, quand les gens-d'armes s'amènent pour vous grouper, v'lan, vous n'êtes à St-Syphorien ou ayeurs; si on se flanque un coup de torchon à St-Laurent-de Mure, on peut être sûr que vous n'y êtes de pensée, mais vote estôrme se requingue à Vichy ousque vous trimballez vote jaunisse et vote infestueuse irrèputation. Vouï, mais quand la pièce n'est finite, que elle n'est pincetée, que n'y a pus de bourrons, qu'on a coupé les arbalettes, vous ne vous chargez de la rendre au magasin et tout le monde se magine que c'est vous que l'avez faite.

Allez, vous n'êtes un mami bigrément malin et tout plein d'aime et je m'y connais. N'empêche que vous n'êtes à c't' heure embêté, tarabusté et velà les trimballations, les sigrolements que commencent. La bobine de vos embarlificotements va se devider, tachez moyen de pas manquer la traïlle et detrancannez-moi c'te affaire un peu proprement.

Je sais ben que vous n'avez éventé dans vote pays une Jointe, que c'est pas une jointe comme les nôtes de Lyon, mais que doit sarvir tout de même à apondre les fils de vote mequié gouvernementeable. S'lement, ça que vous démarcoure un brin, c'est que vous n'avez été feurcé de détrancanner des canettes d'amiquié avè M'sieu Serre-l'anneau, et pis M'sieu A-Guère, et M'sieu A-des-os-de-Gaga, et faudrait que vous viriez le rouet pour arraper le magot à vous tout seul. Et les autres que ne vodrirent z'aussi tater un brin du matefin du gouvernement; c'est si chenu de povoir commander à ses insemblables: toi, t'étais général, je te fais caporal, toi tu n'étais un mâtru bistaud, te seras ministre; qui-là n'était empiauté dans les St-Joseph de l'endroit, atatends, je vas te cogner dans la jugerie avè une grande blaude rouge et te pitrognas de jugements pour ceusses que n'étoient avant toi. Et celera, et celera.

Eh ben, mon pauve vieux, je vas vous refiler une préposition que je n'ai pensée, c'est z'une idée que me botterait pas mal et que ferait chicarde-dement m'n'affaire. L'Isabelle se sansouille là-bas avè ses particuyers, celle-là est rincée, les autres ne font la bobbe, ne tordent le pif, y en a un que vodrait, mais son p'pa rechigne, l'aute ne grimperait ben l'escayer de la royauderie, mais son cousin renacle, le darnier n'est pas en train à présent pace que sa fenotte fait ses confitures; finalement la monarclerie n'est comme la fabrique aujourd'hui, ça ne va pas. Portant ça serait ben dommage que de mequiers insemblables soyent pas montés. Je sais ben que les chaines sont tendres, bourrassieuses, que le peigne écorche un brin et que ces couleurs claires craignent les impanisures; avè ça que la trame donne un mal de chien à devider, n'y a pas moyen de trouver le bout et les canettes s'éboient facilement.

Mais tant pire, j'ai fait d'ovrage pus malaisé; depis quèque temps, c'est tout juste si on fait ses façons, gna le chômage, le tordage, le pliage et une tripotée de frais que mangent tout pace qu'on change trop souvent les comptes; si vous volez, je monte vote artique. Y en aura ben pour passer l'hiver, t'y pas? Et pis dans vote pays, paraît qu'y fait toujours chaud; ici à Lyon, quand vient le mois de novembre, y a toujours des rhumes, des chauds et froids que me bichent le casaquin; chez vous, j'aurai pas de besoin de me potringuer. Avè ça que j'aime ben les oranges, et ça pousse là-bas

comme les cailloux aux Pierres-Plantées, je n'en chiquerai à m' n'aise. Y paraît aussi que gn'a pas d'eau dans vos rivières; l'été c'est embêtant pace qu'on peut pas piquer une tête, mais au moins on n'en met pas dans son vin. Par exemple on m'a bajafflé qu'y n'est guère chenu vote vin, vous le rencognez dans de machinantes en piau de cabri, ça y donne un goût... Eh ben, j'amènerai de vignérons du Beaujolais que vous feront reluquer comme on pitrogne ça en France et à tandis que vous n'en oyez de bon, Gnafron que si connaît n'en enverra que vous vous en relicherez les babines.

Hardi, ça y est-y, M'sieu Prim? Ah! bon Guieu! que de bosses que nous nous ferons à nous deusses. D'abord, je ferai de z'économies à vote pays, et ça tombera ben, vote boursicot n'est plat comme une bardane. Moi je n'aurai avè moi ni de Mal-fourré, ni de père Clairet, ni de sœur Pas-trop-s'y-fie, et j'empoigne vote royauderie au rabais. Je sis habitué à bhiquer de fricot pas cher, je rouille sus de paillasses applaties comme un matefin, mes frusques sont achetées de rencontre au Puits-Pelu, et je n'aime pas les panaires brodés, ni les dorures qu'on se colle sur le menillon. Vous que vous lanticanez toujours avè de plumets, de crachats, vous vous flanquerez sus la carcasse toute c'te sampillerie.

Quant aux piastres, y ne m'en faut pas de myons, porvu que je n'oye de quçi vivotter tout doucettelement, m'allonger sous les couvertes toute la matinée, me fouarrer par le bec quèques gognandises et pis m'escaner quand viendra le printemps avè un petit St-Frusquin, velà tout ce que me faut.

Rebriquez-moi s'lement vouï et je file avè ma tavelle, nous commençons par empoigner M'sieu Serre-l'anneau et les autes, vous ne serez tout seul, vous agraffez leurs pecuniaux et quand même Isabelle vous a rencogné jusqu'à pus soif de comteries, de marquiselements, que vous n'êtes tant haut qu'on peut grimper; si gn'a encore quèques grades, quèques cordons, quèques saloperies que vous fassent plaisir, vous les grouperez, et mèmement vous me ficherez à bas quand y en aura z'assez de moi et le peuple vous bénira, comme y vous bénit à c'te heure, pace que vous n'êtes un sauveteur, et que vous n'aimez que le bien du peuple et que vous savez si ben agraffer ses intérêts, p't'être son capital.

A la revoyance, cetoïen.

GUIGNOL

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Il est complètement faux que le citoyen Gallicus, dont les articles, dans le *Salut Public*, sont si assommants, ait été appelé à faire partie de la junte de Madrid.

— On nous assure que tous les souverains détronés depuis quelques années ont l'intention de se réunir et de fonder une république afin de vivre en commun pour faire des économies, la plupart d'entre eux n'ayant pu amasser que quelques vingtaines de millions pendant leur séjour parmi leurs sujets.

— Notre correspondant d'Espagne nous écrit: « Il est incontestable que la révolution a été causée par les fautes de la reine et cependant c'est son mari qui est le bœuf: est-ce juste? »

— Il est question de poser le problème suivant aux élèves qui étudient l'algèbre dans les Lycées de l'Empire:

M. Walewski, mort pauvre, laisse, dit-on, vingt mille francs de rente, plus trois immeubles à Paris, plus une propriété de 1,500,000 fr. au bas mot, plus un château avec terres à St-Germain, etc... trouver combien possèdent les riches?

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

Paris, le 5 octobre 1868.

Je ne peux m'expliquer, Monsieur, le mépris avec lequel la plupart des journaux français me traitent depuis quelque temps.

Je ne vois pas, en effet, que je sois moins digne d'estime que l'invincible Prim, le beau Serrano ou l'amiral Topette (agiter avant de s'en servir).

Mon histoire est très-simple et il n'y a rien dans ma vie de particulièrement honteux.

Avant mon avènement à la chambre royale, j'étais simple choriste au théâtre de Madrid et je me bornais chaque soir à chanter en suivant la mesure:

Les montagnards sont réunis.
Courons, volons à son secours.
Nous le tenons, nous le tenons.

Un jour sa Majesté vient au spectacle et pousse en me voyant, avec la timidité qui convient à son sexe, l'exclamation connue: — *Sacredieu, voilà un choriste qui a de belles jambes.*

L'amour d'une reine, Monsieur, d'une reine d'Espagne, n'est point morceau à dédaigner, et il n'y a rien, ce me semble, de très méprisable de ma part à avoir troqué mon casque de carton, mon épée de ferblanc et mes loques de comparse contre le pourpoint du marquis de Loja et le cordon de l'ordre de Calatrava.

Ou du moins si la chose est méprisable, admettez qu'elle l'est non moins pour l'invincible Prim, le beau Serrano, le vaillant Machin et tant d'autres qui tous ont obtenu les dernières faveurs de leur gracieuse souveraine.

Il serait bizarre tout de même que dans un pays où tous les hommes sont égaux devant la guitare, je sois traité de haut en bas pour avoir fait identiquement la même chose que les héros du moment, et m'être laissé entraîner à une passion que je ne partageais pas plus, — il est vrai, — que mes devanciers.

Je trouve plutôt que la situation est toute à mon avantage, car enfin dans le troisième dessous où je grouillais, mes mérites avaient besoin d'être beaucoup plus transcendants pour attirer l'attention de la reine; — et du moins je n'ai pas à me reprocher d'avoir mis cette malheureuse à la porte de la chambre où elle me traitait de « petit chou chéri », comme ont fait l'invincible Juan Prim, le beau Serrano et l'amiral Topete (agiter toujours avant de s'en servir).

Je vais plus loin, Monsieur, si un beau jour Isabelle fatiguée de mes services, — dans un de ces moments d'intimité dont elle est coutumière, m'avait tenu le langage suivant: — « Mon cher marquis, je vous ai enlevé des planches du théâtre où vous chantiez péniblement sous le baton d'un chef d'orchestre, pour vous conduire à mes appartements privés; aujourd'hui que votre présence m'agace, je daigne vous engager à retourner de mes appartements privés au trou du souffleur. »

Hé! bien, la main sur mon grand cordon, je vous jure que je serais revenu tranquillement solfier:

Nuit horrible..
Sort terrible.

sans rechigner, ni même réclamer un mois d'appointement à titre d'indemnité.

Franchement est-ce qu'une pareille abnégation n'est pas moins ridicule que les fureurs de tous ces généraux Boum, qui aussitôt qu'ils n'ont plus le panache se mettent à entonner:

Enfermons-là, et dès ce soir,
Dans la chambre au fond du couloir.

Non, Monsieur, encore un coup, je ne mérite pas l'excès d'indignités dont on m'accable; — qui sait! j'aurais pu devenir premier ténor quelque part, — et au moins serait-il juste d'avoir quelq'indulgence pour un homme qui, mettant de coté tous rêves d'ambition, — s'est sacrifié entièrement à une affection de cœur.

Agréez, etc.

MARFORI

Surintendant des Menus-Plaisirs de son ex-majesté catholique.

LA COMPLAINTÉ D'ISABELLE

D'Espagne il parait Concha... sse
Isabelle la Catho-
-lique et son ministr' Bravo!
L'espagnol est Contrera... ce,
A ces Messieurs du Jockey,
Moi je vendais des bouquets.

O coïncidenc' bizarre,
Et qui fortement m'épata!
Moi z'aussi de mes Etats
Va falloir que je décarre!
Parait que le Jockey-Club
N'me trouve plus assez rup!

Pourtant jamais bouquetière
N'eut autant que moi de chic;
Mais, hélas! voilà le hic
J'suis en age d'étr' rentière;
C'ne sont pas mes fleurs, c'est moi
Qui me fane, — quel émoi!

Par un' demoisell' Périne
Parait qu'on veut m' remplacer,
Dans un kiosq' on voit s'prélasser
C'intéressante maugrabine
Elle a de très-forts appas
C'est un' Périne de foi' gras.

Il faut donc que je m'esbigne
Du Turf. — Ah quelle douleur!
Ne plus porter vos couleurs
D'La Grange' Delamarr' Desvignes!
Ne plus presser sur mon cœur
Vermouth et Gladiateur!

Fière comme une Andalouse
Tout conseil je dédaignais;
Comme un tyran je régnaï
Au pesage et sur la plouse
Vrai je ne me doutais pas
Du pièg' tendu sous mes pas.

J'ne suis pas un' femme à barbe
Mais j'avais des favoris;
L'un s'appelait Marfori
C'était un pur sang de Tarbes:
Jamais il ne fut couronné
Et pour lui j'eus tout donné!

Fallait le voir sur la piste;
Quel encolur' quel jarret!
Mais chaque fois qu'il courait
Il trébuchait, — c'est bien triste!
Narguant les conseils d'autrui
J'pariais toujours pour lui.

Aussi m'voilà ruinée
Hélas dans l'opinion
Publiq' — je perds ma position.
Le Jockey m'a détronée
Comme la rein' de Valladolid
J'en serai malade au lit!

Il n' faut pas, lorsque l'on règne
Sur le Turf ou bien ailleurs,
Oublier que le meilleur
Pour nous, n'est pas qu'on nous craigne,
Dans c' cas notr' évincement
Serrano... tre châtement.

Léonidas, brav' des braves
Qui jamais ne te rendis,
Et seul contr' mill' t' défendis
Ne voulant pas d'venir esclave,
Pour tes princip' libéraux
Je t'aime de Spart' héros!

Guider un' nation entière
C' n'est pas, quoiqu'en dise Trim,
seul'ment une affair' de Prim-
-auté; — croyez-moi bouq'tières
Des bords du Mançanarès
Souv'nez-vous d'Ferd'nand, — Cortès!
S. TRABAN.

A TRAVERS LA SEMAINE

Il y a quelques jours un détenu du nom de Berlioz a assassiné l'un des gardiens de la prison St-Joseph en lui plongeant son couteau dans le ventre.

Après cet exploit le misérable se serait écrié:
« Cette fois mon affaire est faite! »

Si, comme le fait présumer cette exclamation, le nommé Berlioz nourrissait le désir de sortir brusquement de la vie, — il avait, ce nous semble, un moyen beaucoup plus simple, — c'était, possédant lui-même un couteau et un ventre, d'enfoncer le premier dans le second.

Mais l'homme est une si méchante bête que si l'assassinat n'existait pas il l'inventerait.

Ne quittons pas les prisons, c'est un sujet agréable dont il est bon de s'entretenir de temps à autre.

Les journaux racontent qu'à Madrid on a brisé les fers — vieux style — du rédacteur en chef du journal *la Démocratie*, qui avait réuni sur sa tête CENT DEUX ANS de prison.

Une pareille prodigalité de condamnations indique évidemment chez les juges qui les avaient prononcées une confiance inébranlable dans la robuste constitution du journaliste chargé de subir ce siècle d'emprisonnement et du gouvernement chargé de le faire subir.

Le journaliste se portait mieux que le gouvernement.

Dans le même Madrid des farceurs ont placardé sur le palais royal un immense écriteau avec cette inscription.

PALAIS A LOUER

C'est le cas de faire l'application connue du vers de Boileau:

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Nous sommes toujours sans nouvelles de M. Tardieu qui s'obstine probablement à couvrir de sa protection les gens qui ont tenté de l'assommer à coups de marteau.

Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose là-dessous?

S. S. Pie IX vient d'adresser à tous les protestants une lettre destinée à les convertir.

Nous ne nous amuserons point à discuter les raisons que donne le Saint-Père à l'appui de sa thèse, pas plus que nous ne discuterions celles que répondront les ministres protestants, attendu qu'en matière religieuse, comme en matière politique, de la discussion naissent l'obscurité et le galimatias.

La seule chose que nous voulions relever, c'est qu'au commencement de son épître, le Pape parle de son indignité à occuper le siège de saint Pierre.

Il faudrait en finir avec cette plaisanterie qui se renouvelle trop souvent.

Du moment que Pie IX se croyait indigne de porter la tiare, il n'avait qu'à la déposer sur un autre front, — et je vous garantis que les têtes n'auraient pas manqué.

Tout cela, je le sais, sont de vaines formules auxquelles il ne faut point attacher d'importance, mais il est ridicule que les formules soient si peu d'accord avec la réalité, ou a lors qu'il soit entendu une fois pour toutes qu'il faut les prendre à l'envers.

Aussi lorsque le Saint-Père ou un de ses évêques dans un accès d'humilité plus chrétienne que sincère, viendra nous parler de son indignité à être traité de Grandeur, de Monseigneur, d'Imminence, et à toucher des appointements raisonnables, sachons bien que cela signifie que personne ne le méritait mieux et qu'à leur goût c'eût été une profonde sottise de donner à d'autres lesdits titres et lesdits appointements.

La modestie a été donnée à l'homme pour déguiser son orgueil. — *Savourez-moi cette pensée: Miac, miac, miac, etc.*

M. Valois a de nouveau donné sa démission de président de la Société d'Instruction.

Sera-ce la bonne cette fois?

De même que l'Empereur est le père de tous les pompiers, — M. Valois était le père de tous les instituteurs et de toutes les institutrices.

Que va devenir ce malheureux privé de ses enfants?

Il va falloir qu'il se crée une autre famille!

Décidément tout saute:

La poudrière, à Metz.

La reine d'Espagne, à Madrid.

Et le pont Neuf, à Toulouse.

A qui le tour?

Aujourd'hui, un nouveau petit journal, le *Bohème*, met au monde son premier numéro.

Souhaitons qu'il soit suivi de beaucoup d'autres, et que la caisse du *Bohème* ne demeure point aussi vide que celle de Saint Murger, son patron.

L'autre jour, une jeune fille fort spirituelle me disait...

(Permettez moi de faire remarquer que rien n'est agréable comme de commencer un récit par: Une femme de beaucoup d'esprit me disait que...

Il y a des gens, avez-vous l'air de dire, qui fréquentent des femmes communes, lourdes, sottes, moi je n'en connais point, je ne vois que des femmes aimables, des femmes distinguées, des femmes d'esprit.)

Donc, l'autre jour, une jeune fille, fort spirituelle me disait, en regardant des gymnasiarques de cirque perchés sur un trapèze se suspendre successivement par la tête et par les pieds: — il me semble que cela est plus difficile que d'être ministre.

Je crois, en effet, que M. Rouher aurait beaucoup de peine à faire bras de fer à soixante pieds du sol, — de même que les acrobates en question seraient fort empêchés s'il leur fallait ramener à de meilleurs sentiments une majorité chancelante.

Néanmoins j'ai toujours pensé qu'il y aurait moyen de constituer un gouvernement régulier avec le personnel d'un cirque.

Essayons:

Le souverain, naturellement, serait le directeur, qui mène gens et chevaux à coups de fouet.

Le ministre de la guerre serait le classique général du cirque qui met en pleine déroute l'armée du célèbre Dur-à-Cuire, dont les soldats demandent la tête.

L'équilibriste ferait le ministre de la justice; — un sauteur de tremplin le ministre de l'intérieur; — l'homme volant, — le ministre des finances.

Enfin le chien savant représenterait un excellent ministre de l'instruction publique.

C'est simple comme tout: avis aux peuples dans l'embarras.

Je ne fais pas payer ma recette, — je la donne!!!

JACQUES DANIEL

ALLUMETTES-BOUGIES

— Comment trouvez-vous l'idée d'avoir élevé une statue à M. X... ?
 — Je la trouve *mauvaise*.
 — Sans compter que l'on s'est fendu d'un piédestal en marbre.
 — Peuh, ce n'est pas un *cas rare*.

J'ai entendu l'autre jour, — et je n'en suis pas plus fier pour ça, — le dialogue suivant :
 — Comment trouvez-vous les *Allumettes-bougies* de Traban ?
 — Somnifères.
 — Ce sont de véritables allumettes amorphes.
 — Vous voulez dire : à Morphée.

X... a une haleine que l'on aurait tort de classer parmi les parfums Rimmel.
 L'autre jour dans un accès de fureur, il s'écria :
 — Je suis dans une telle colère que je ne me sens plus !
 — T'as de la chance, lui dit un de ses amis.

Les gens de bureau ont généralement la digestion difficile.
 Il n'est qu'un seul cas où la digestion se fasse bien chez le bureaucrate.
 C'est quand il se trompe dans ses calculs.
 Dans ce cas, il dit : *ferre*.

L'autre jour en passant à Paris, je suis allé voir un mien cousin qui court depuis trois ans après son diplôme de bachelier-ès-lettres.
 Ses parents voudraient en faire une des colonnes du barreau de province, il ne sera jamais qu'un pilier de cabaret.
 Après trois heures de recherches, je le trouvais enfin dans une brasserie enfumée du quartier latin, entouré d'une foultitude de bocks, de cruches et de bouteilles.
 — Eh bien, lui dis-je, que fais-tu là ?
 — Tu le vois, me répondit-il en riant, je prépare mon *bockalauréat-ès-litres*.

S. TRABAN.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre.—Les chanteuses légères ne sont pas heureuses cette année : après Mlle Bleau, voici Mlle Lagye qui a échoué dans *Guillaume Tell*. Les deux premiers débuts de Mlle Lagye, sans faire prévoir tout-à-fait ce dénouement, n'avaient pas fait apercevoir une grande sympathie de la part du public pour son talent. D'abord et avant tout, Mlle Lagye n'a pas un physique et une tournure des plus avantageux, et si elle phrase bien, son organe manque de sonorité, d'ampleur et de pureté surtout dans le haut du registre. Donc, à une autre.
 A part l'échec de cette artiste, cette seconde représentation de *Guillaume* a fort bien marché, tout le monde a fait son devoir. M. Delabranche a recueilli une ample moisson de bravos bien mérités. Décidément notre ténor a fait de grands progrès, non-seulement sous le rapport du chant, mais encore son jeu a beaucoup gagné ; il est aisé de voir qu'il tient à bien gagner les applaudissements dont on n'est pas avare à son endroit, et il a raison. Trop de chanteurs se laissent griser par le succès

et s'habituent trop aisément à un trop bon accueil du public.

Un des trois artistes dont je signalais dernièrement le déclin de la voix, M. Barielle nous quitte pour prendre un congé. Je crains bien que ce congé ne soit définitif ; dès la saison passée déjà, il était aisé de voir que sa voix trahissait sa bonne volonté et son courage ; l'enrouement de ces derniers temps était le commencement de la fin, comme on dit. Aujourd'hui M. Barielle doit se retirer, mais il peut être certain que son passage sur notre scène ne laissera que de bons souvenirs parmi les amateurs lyonnais.

Célestins.—Je regrette de n'avoir pu rendre compte plus tôt de *Fleur de Thé*, l'opérette-bouffe jouée en ce moment aux Célestins, afin d'engager sérieusement les personnes auxquelles il reste encore un brin de pudeur, à éviter avec soin de consacrer, par leur présence, ce « grand succès » comme M. D'Herblay le fait dire par son affiche. Pour un succès, c'est un succès, mais un succès des plus indécents. Il y a notamment un troisième acte auprès duquel les immoralités de la *Belle-Hélène*, de la *Grande-Duchesse* et de *Geneviève de Brabant* ne sont que de la St-Jean. C'est certainement tout ce qu'on a produit de plus raide dans ce genre de littérature dramatique, et il est bien certain que si on imprimait dans un livre ou un journal les obscénités répandues dans *Fleur de Thé*, il n'y aurait pas assez de foudres dans les éloquences réunies de tous les procureurs impériaux de France pour accabler ce livre ou ce journal. Et remarquez que ces choses qu'on n'oserait écrire et faire lire, on les laisse débiter dans tout l'empire, sur toutes les scènes par des artistes qui ajoutent encore par l'intonation et le geste à toute la crudité de certains mots ou de certaines scènes.

Malheureusement la morale n'a pas amassé assez de fortune pour laisser des héritiers, et il n'y a pas de risque de procès en diffamation.

Enfin, pour les amateurs dont l'oreille peut tout entendre et les yeux tout voir, je dirai que *Fleur de Thé* ne laisse rien à désirer sous le rapport des choses déshonnêtes, et que la pièce est en outre spirituellement faite. L'action est simple, bien conduite, quelques scènes spirituelles, quelques mots heureux et drôles, y compris le *je le savoure*, dont les Parisiens ont abusé à l'apparition de *Fleur de Thé*. M. Lecoq, le jeune maestro qui a prêté à ce dévergondage son petit talent, a semé sa partition de deux ou trois jolis morceaux, notamment le chœur à la fin du premier acte, une romance de M. Belliard au troisième acte et le chœur final avec accompagnement de sauts de bouchons de champagne. Ce dernier a beaucoup d'entrain et d'originalité ; mais l'ensemble de la partition manque de brillant et de couleur, et cette musquette n'a pas le cachet particulier à ces sortes de bouffonneries.

L'interprétation générale est bonne.

M. Luco, dont les progrès s'affirment de jour en jour, est étourdissant dans le rôle du mandarin Tien-Tien, possesseur sur l'abdomen du timbre de l'Etat ; M. Seiglet, en capitaine des tigres, est fort amusant, et M. Belliard, plein d'entrain, trouve dans la voix qu'il n'a pas, — ceci paraît fort, — le moyen de chanter avec beaucoup de charme et de goût.

Mlle Clarisse remplit très convenablement son rôle de Fleur de Thé, et Mlle Jeanne est très agréable dans le sien, ce qui lui arrive très-fréquemment : de plus, toujours comme à l'ordinaire, ses costumes brillent par un mauvais ton et un manque d'élégance qu'on ne saurait trop remarquer. Elle s'est fait un costume de cantinière de fantaisie avec une veste du matin de sous-lieutenant, de vieux pantalons de zouaves et un képi hors d'usage ; tout cela jure et sent la friperie. Lorsqu'il annonce des costumes nouveaux, des décors nouveaux et une mise en scène pompeuse, M. D'Herblay devrait veiller à ce que ses pensionnaires soient tous à l'unisson, car, avouons-le, le directeur a fait quelques frais ; à vrai dire, tout n'est pas neuf, mais tout est assez frais.

Maintenant allez, si bon vous semble, *savourer* les incongruités de *Fleur de Thé*.

Cirques.— Deux cirques à la fois, la joie des enfants, des cocottes et des petits crevés ! Rancy à Perrache, Ciotti à l'Alcazar. Le premier a pour lui de beaux chevaux bien dressés, deux lions et un chameau ; l'autre a d'abord l'Alcazar, puis une bonne écuyère et un bon écuyer-gymnaste : avec les deux troupes, on en ferait certainement une très convenable. Cependant il y a plus de monde à Perrache qu'à l'Alcazar, il est vrai que chez M. Rancy on a la chance de ne pas payer en entrant, comme dimanche dernier. Je n'ai pas l'intention de revenir sur ce petit incident connu de 1,200 personnes pénétrant gratis dans l'enceinte de la baraque, grâce à un instant de désordre, mais je ne puis m'empêcher de trouver le procédé des plus indéliçats, et je dis carrément aux Lyonnais coupables de ce méfait : Qui que vous soyez, vous vous êtes unis un millier pour voler quinze cents francs à un industriel. Il y avait parmi vous des épiciers, des bouchers, des marchands de toutes sortes, des ouvriers qui pousseraient les hauts cris, — et avec raison, — si on allait piller leurs boutiques ou saccager leurs ménages, et ces mêmes honnêtes citoyens n'éprouvent aucun scrupule à priver un homme d'une somme relativement importante pour lui, à soustraire une recette assurée. Qu'un malheureux vole un pain chez le boulanger et vous vous empressez d'aller quérir le commissaire, ce qui ne vous empêchera pas de vous réjouir intérieurement de la bonne petite farce que vous aurez faite à un autre négociant en ne payant pas le plaisir que vous êtes allé prendre chez lui.

Voilà ma morale faite, et je suis content.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Mauvaise langue. — Merci, nous faisons bon profit de votre communication comme vous voyez.
Turgo. — Que voulez-vous, les gens galonnés sont inviolables ; dans tous les cas, nous ferons de notre mieux pour nous en sortir.
J. Collas. — Vos sympathies nous sont précieuses, nous sommes heureux de voir qu'il y a solidarité entre les honnêtes gens.
A. Caladou. — Communiqué à frère Jacques.
Marcel. — Nous prenons bonne note du renseignement ; merci pour vos démarches.
Chicot. — La *Cauxiana* a fait son temps : c'est dommage, il y en a d'amusants.
Midas II. — Trop de vers, toujours trop de vers.

GUIDE-INDICATEUR-LABAUME 1869

M. LABAUME fait opérer le recensement pour son **Guide-Indicateur 1869**. Les avis et renseignements devront être adressés au bureau de l'imprimerie, cours Lafayette, 5, ou aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de se rappeler que nos BULLETINS de SOUSCRIPTION, sur papier bleu, portent en tête :

1869, E.-B. LABAUME, Editeur.

Nous insistons sur cette indication pour prémunir nos souscripteurs contre les supercheries dont ils ont été souvent victimes.

L'Indicateur-Labaume est le seul qui contienne une classification par rues et numéros de maisons ; cette classification étant une création de l'éditeur, personne n'a le droit de l'imiter.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.